



Monique Hébrard

Jésus ou le désir amoureux

Trente-sept méditations

desclée
de
brouwer

Essais
spiritualité

Jésus ou le désir amoureux

Du même auteur

Les nouveaux disciples. Voyage à travers les communautés charismatiques, Centurion, 1978.

Dieu et les femmes, Centurion/Cerf, 1982.

Les femmes dans l'Église, Centurion/Cerf, 1984.

Un évêque français, Mgr Le Bourgeois (en collaboration avec J.-P. Chartier), Desclée de Brouwer, 1986.

Les nouveaux disciples dix ans après, Centurion, 1987.

Révolution tranquille chez les catholiques. Les synodes diocésains, Bayard, 1989.

Les charismatiques, Cerf, 1991, coll. « Bref ».

Entre Nouvel Âge et christianisme. Dix témoins racontent, Desclée de Brouwer, 1994.

Femmes Hommes, une nouvelle alliance, Mame/Plon, 1994.

La foi qui guérit. Quinze témoins racontent, Desclée de Brouwer, 1996.

De Mai 1968 aux JMJ 1997. Trente années vues par une journaliste catholique, Desclée de Brouwer, 1998.

Prières glanées (avec Edmond Vandermeersch), Fidélité, 2002.

Les nouveaux convertis. Enquête sur ces adultes qui demandent le baptême, Presses de la Renaissance, 2003.

Paroles d'un moine en chemin. Jean-Pierre Longeat, entretiens avec Monique Hébrard, Albin Michel, 2005.

Avortement. La parole confisquée, Desclée de Brouwer, 2006.

Prêtres. Enquête sur le clergé d'aujourd'hui, Buchet Chastel, 2008.

Participation à des ouvrages collectifs

Dictionnaire de spiritualité, Beauchesne, 1993.

Guérir l'âme et le corps. Au-delà des médecines habituelles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour que jaillisse la source d'eau vive, il faut exposer sa vie à la Vérité, à la lumière. Jésus le dira : « Celui qui fait la Vérité vient à la Lumière. » Il dira aussi: « Je suis la Vérité. » S'exposer à Jésus. Accepter une Alliance avec Jésus.

Il faut tout de même être déjà dans un dialogue de confiance et d'amour très profonds pour dire ainsi à l'autre sa vérité, avec douceur et fermeté, sans l'accuser, sans le blesser, avec le désir de le désembourber de son marécage, de l'aider à émerger de ce qui lui fait mal.

Alors la Samaritaine craque ; elle a compris : « Tu es un prophète ! »

Cette intuition fait basculer l'échange dans un registre plus profond encore, théologique, spirituel. Où convient-il d'adorer Dieu, demande la femme dont le peuple adore de faux dieux : sur notre montagne, le mont Garizim, ou à Jérusalem ? Écho de querelles théologiques. Jésus les dépasse et répond dans l'ordre de l'Esprit, de la vie éternelle, de la Vérité qui dépasse tous les lieux et tous les cultes. « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. » Certes, le salut vient des juifs, mais l'heure vient « où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Le lieu de la communion avec Dieu n'est ni tel temple ni telle église mais Jésus, qui est là devant cette femme et qui est le Prêtre, l'« autel du Père ». Plus besoin de temples de pierre. Jésus ouvre le temps d'un cœur à cœur en tous lieux.

Mais cette raisonneuse questionne encore, comme pour retarder l'aboutissement et les conséquences de cette rencontre, tellement désirée et tellement redoutée. « Je sais qu'un Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ. Lorsqu'il viendra il nous annoncera toutes choses. »

A-t-elle eu une intuition ?

En entrant dans cette relation profonde, la Samaritaine et Jésus sont entrés en vulnérabilité, car toute relation rend vulnérable. Et Jésus, lui aussi, est amené à dire la vérité profonde de ce qu'il est : « Je le suis, moi qui te parle. »

Force du « Je suis », comme YHVH à Moïse au Sinai.

C'est parce qu'ils sont tous les deux assoiffés et qu'ils sont entrés dans le registre de la vérité que Jésus va se dire comme sans doute jamais il ne s'est dit à quelqu'un ; il livre le plus profond de lui-même comme cela ne se passe qu'entre deux êtres saisis par un désir d'amour.

Engendrement mutuel à la vérité de chacun. L'eau peut maintenant jaillir et couler librement.

La question n'est plus celle de sa soif ni de ses états d'âme : la Samaritaine a rencontré le Messie et il n'y a rien de plus important que d'aller le raconter à ceux qu'elle connaît. Elle laisse en plan sa cruche, comme les disciples leur barque, plus radicalement encore peut-être, car elle est amoureuse. Et tellement convaincante que beaucoup de Samaritains crurent à cause d'elle.

Elle est partie. Se reverront-ils ? L'histoire ne le dit pas. Mais cette brève rencontre a sans doute définitivement changé leur vie, à l'un et à l'autre, car ils se sont mutuellement reconnus et mutuellement révélés. Ils se sont compris à l'intime. N'y a-t-il pas une parenté spirituelle entre le « disciple que Jésus aimait », Jean, et la Samaritaine ?

Jésus a été profondément touché par ce choc de deux âmes, qui l'a poussé à se livrer dans sa Réalité, comme seul peut le susciter l'élan d'un désir reçu dans une écoute amoureuse.

Quand il se retrouve avec les disciples qui apportent le pique-nique, Jésus n'a même plus faim. « Mange », lui disent-ils ; et il répond : « J'ai à manger un aliment que vous ne connaissez pas... Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé... »

La grâce de la rencontre humaine avec une femme l'a projeté de façon plus vive et brûlante dans la réalité de sa Parole et de sa Mission.

Pendant ce temps, beaucoup de Samaritains accoururent pour voir celui qui avait lu dans la vie de la femme et « ils le prièrent de demeurer parmi eux ». Le mot « demeurer » est un mot phare de l'évangile de Jean. Touché, Jésus demeura deux jours chez eux, dans cette terre schismatique, et beaucoup crurent qu'il était le sauveur du monde.

Grâce à la rencontre avec cette femme, la mission de Jésus a fait un pas de plus: la Bonne Nouvelle n'est pas réservée aux juifs fidèles, elle s'adresse à tous les peuples, au monde entier.

1. Jn 4.

2. Cette histoire de maris dépasse le cas de la seule Samaritaine. En effet, en hébreu, le mot *baal* signifie le mari mais aussi le « faux dieu ». Le drame de cette femme adultère est donc aussi celui de toute la Samarie qui vouait un culte aux faux dieux de cinq tribus étrangères (2^e livre des Rois 17,24-41). Même symbolique entre la femme qui « n'a pas de mari » et la Samarie, qui n'en n'a pas non plus puisqu'elle n'est pas en alliance avec le seul Époux, YHVH.

3. Le « don de Dieu », comme l'« eau vive » désigne la Torah ou la Parole de Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et Jésus lui dit cette phrase merveilleuse : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » L'amour de Jésus est d'une infinie délicatesse : il ne s'impose pas, il se met à la disposition, il n'est pas réponse automatique, il est invitation à entrer en relation. Tu m'as appelé, dis-m'en davantage : qu'attends-tu de moi ? Jésus a soif d'une relation vraie : si j'attends quelque chose de lui, il faut que je le lui dise, et il m'écouterà. Il voit bien nos maux et nos handicaps, il sait bien ce qui nous fait souffrir, mais il veut cet échange qui va établir une relation. Et puis la délicatesse de l'amour n'impose rien, ne court-circuite pas la liberté de l'autre, même pour lui « faire du bien ».

La réponse de l'aveugle est nette et spontanée : « Rabbouni, que je recouvre la vue ! » Il veut vraiment être guéri, celui-là ! Tant de fois nous prions pour entrer en relation avec le Christ et nous ne voulons pas vraiment être guéris ; cela a un côté confortable, la maladie, la blessure ! Nous sommes attachés à nos chaînes, à nos prisons, à nos ego. Lui, il a tout de suite bondi et rejeté ce qui recouvrait sa misère, il veut voir. Voir Jésus. Il est prêt à prendre le risque de la Lumière et de l'Amour.

Jésus est touché et l'aveugle aussi puisqu'il se met à suivre Jésus sur ce rude chemin écrasé de chaleur qui monte vers Jérusalem.

1. Mc 10, 46-52.

Les femmes qui suivent Jésus¹

Quand Jésus annonce la bonne nouvelle sur les routes de Palestine, il est suivi par les Douze et par des femmes « qu'il avait délivrées d'esprits mauvais ».

Pour que les Douze suivent Jésus, il a suffi qu'il les appelle.

Pour que les femmes suivent Jésus, il a fallu qu'il les délivre d'esprits mauvais.

Pourquoi donc ? Sont-elles plus « mauvaises » que les hommes ? Pas si sûr, car du côté des apôtres, ce n'est pas la gloire : vanité, tentations de pouvoir, compréhension obtuse, peur, trahison...

Quels sont donc ces esprits mauvais ?

Une hypothèse – parmi d'autres, bien sûr – m'apparaît. Le ressort vital essentiel des femmes, ce n'est pas le pouvoir, c'est l'amour. Si elles sont livrées à elles-mêmes, leur amour peut être dévastateur et se déchaîner en possessivité, en égoïsme sous des formes multiples. Marie-Madeleine le savait bien, ainsi que Jeanne à la cour d'Hérode dont le bal avait causé la mort de Jean-Baptiste. L'élan d'amour des femmes est tellement fort qu'il faut qu'il soit purifié pour devenir gratuité, ouverture, don. Pour suivre Jésus, il faut qu'elles soient « délivrées »... Mais après, quelle présence inconditionnelle, quelle fidélité sans tambour ni trompette, quelles tendres attentions !

Les hommes seraient-ils incapables d'aimer ? Certes non,

mais ils le font avec plus de distance. Les femmes sont marquées par leur physiologie, par leur capacité de maternité, par ce paradis perdu de la fusion qu'elles ont vécu avec l'enfant chair de leur chair, autre elle-même, par cette expérience d'une habitation intérieure. Elles ont donc plus de mal à passer de la fusion à l'altérité, tandis que les pères sont davantage extérieurs, autres.

Pour les femmes, l'apprentissage de l'altérité est souvent un long chemin (pour les hommes aussi, mais d'une autre manière). Pour tous, l'apprentissage du « bien aimer » est le premier lieu du combat spirituel.

Quand les femmes suivent Jésus, c'est en amoureuses. Et cela continue ! Combien de saintes ou d'anonymes sentent leur cœur battre et même leurs entrailles frémir de désir en lisant l'Évangile ou en pensant au Christ. Comment ne pas être amoureuse de Celui qui est toute ouverture et attente, qui se laisse aimer, s'exposant en toute vulnérabilité ?

Jésus n'a pas peur des amoureuses. Il a eu des amitiés, voire des élans d'amour envers des femmes. Il n'est pas étonnant que tant de romans et de films aient fantasmé sur un amour sexuel entre Jésus et Marie-Madeleine, bien que rien dans le comportement de Jésus sur terre ne permette cette conclusion !

Que l'on me pardonne cette anthropologie de bazar qui catégorise ainsi les comportements des hommes et des femmes, alors que les hommes et les femmes ont tous et un pôle féminin et un pôle masculin à des degrés divers.

Mais en l'occurrence, dans l'Évangile comme à l'époque, la classe homme et la classe femme sont bien traitées différemment... et finalement cela dit bien quelque chose de la réalité sexuée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le regarde à peine et ne répond même pas à la question. Marie de Magdala ne peut plus voir : elle est plongée dans la nuit du tombeau, de la grande absence. Elle lance un appel suppliant au « jardinier » : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre. »

En ce petit matin de résurrection, Marie-Madeleine a le cœur au tombeau. Pourtant, tout à coup, son cœur s'éveille et frémit à la voix qui l'appelle par son nom : « Marie. » Sans doute Jésus avait-il une façon tellement personnelle de prononcer son nom, dans une intonation de tendresse et d'appel. « Marie, ne pleure pas, je suis là. Marie, c'est moi. Marie, je t'aime. Marie, viens, suis-moi. » Il y a tout cela dans ce « Marie ». Marie frémit de tout son être. Une onde de vie et de joie la parcourt, et du fond de ses entrailles surgit un autre nom : « Rabbouni. » Tout l'amour du monde passe dans ce simple échange de noms.

Alors, dans un élan de tendresse, Marie-Madeleine tend la main vers Jésus.

J'ai souvent médité devant le magnifique et délicat tableau de Fra Angelico. La scène se passe dans un délicieux jardin (un paradis ?) : arbres bien taillés, pelouses parsemées de fleurs. À gauche, le tombeau. Marie-Madeleine à genoux, adorante et suppliante, les deux mains tendues, le corps et les plis de son long manteau tout en élan de désir contenu vers Jésus. Jésus debout, une main qui tient la distance et le corps en partance.

« Ne me retiens pas », ou : « Ne me touche pas » ; ou encore : « Cesse de me retenir. »

C'est assez poignant : après tant d'émotions, l'être aimé est à nouveau à portée de main, mais il n'est plus accessible comme « avant ». Il faut renoncer à l'immédiateté.

Pourtant, le paysage est paisible et tout rayonne de beauté.

Non, tout n'est pas fini. Il y a une invitation à un « plus ». Mystère de présence absence qui se joue aussi dans notre relation avec Dieu : je voudrais t'aimer, je voudrais te sentir, être transportée par toi au septième ciel... mais rien, tu sembles absent. Mystère de la présence absence, de l'absence présence.

Même mouvement dans le *Noli me tangere* de Giotto.

« Ne me touche pas », « Ne me retiens pas ». Au « paradis terrestre », la femme avait voulu retenir l'Autre au point de le manger, en croquant la pomme. Dans ce jardin du paradis de la résurrection, on ne possède pas l'Autre, on ne mange pas l'Autre. On aime autrement. Marie est invitée à se dessaisir de son amour qu'elle vient de retrouver, à se décentrer de soi, à entrer dans un nouveau mode de relation. Aimer sans accaparer, aimer pour donner.

Ne me prends pas, ne me prends pas...

Cette dernière rencontre ouvre sur un sens qui dépasse l'amour sensible. C'est l'aboutissement d'un chemin d'Ève à Marie, du paradis perdu au paradis retrouvé, de l'amour captateur à l'amour gratuit, à l'amour qui se donne à travers et avec l' Aimé, à la Vie éternelle. Le désir d'alliance sensible et immédiate, devient proposition d'Alliance en Éternité.

Plus question d'étreintes, de baisers, de cheveux répandus sur les pieds, de caresses, c'est l'amour au-delà des limites du corps, c'est l'amour dans le don total de soi, l'amour qui est passé par le dépouillement de la mort, l'amour qui ne se rassasie plus de sentiments réconfortants et chauds, l'amour que rien ne retient d'aller vers les autres. « Va trouver mes frères... » Être amoureux de Jésus, ce n'est pas, ce n'est plus, se blottir dans la tendresse de ses bras, c'est aller annoncer qu'il est ressuscité.

2. Mt 27,55-56 ; Mc 15,40 ; Lc 23,49.

3. Mt 27,61. Pour Marc (15,47) et pour Luc (23,55), elles se contentent de repérer où on le met car elles ont l'intention de revenir pour l'embaumement.

4. Jn 20,1-18 ; Lc 24,1-12 ; Mt 28,1-9 ; Mc 16,1-8.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et son rayonnement.

Demeurer

Demeurer est le verbe phare de tout l'évangile de Jean. On le retrouve presque à chaque page, et même plusieurs fois dans le même verset. J'aime la résonance de ce mot qui suggère le repos, la paix, le respect, l'intimité. Ce mot me bouleverse. Demeurer « comme un petit enfant près de sa mère », demeurer en cœur à cœur avec une sœur ou un ami, se blottir contre le cœur de Dieu plein de tendresse et de sollicitude et s'y reposer.

« Que cherchez-vous ? » À cette question de Jésus, les deux hommes qui viennent de décider de le suivre ont répondu par une autre question : « Où *demeures-tu*¹ ? »

Ils ne lui demandent pas d'explications sur son identité, mais sur le lieu qu'il habite. Normal ! Puisqu'ils ont décidé de le suivre, ils ont envie de savoir où cela va les mener. Mais il y a plus : quand on demande à quelqu'un où il habite, c'est un peu une déclaration d'intérêt, sinon d'amitié ou d'amour naissant : j'ai envie de connaître ta maison, ton village, ta famille, là où tu vis... de TE connaître.

Où *demeures-tu* ?

Jésus répond à son tour : « Venez et vous verrez. » Il aurait pu répondre : à Nazareth. Mais cela eût été très réducteur. D'abord, il n'habite plus Nazareth ; il est déjà l'homme des chemins de Palestine. Il ne tient pas en place et ne reste pas longtemps dans un même lieu. Ensuite, sa demeure véritable ne s'enferme pas entre quatre murs.

En ce début de l'évangile de Jean, nous avons les trois verbes qui caractérisent le disciple : *chercher*, *suivre*, *demeurer*...

« Ils virent où il *demeurait* et ils *demeurèrent* auprès de lui². »

Le double emploi du verbe demeurer dans cette toute petite phrase est fascinant. Comme un rendez-vous d'amour ! La demeure de Jésus devient la demeure de ces deux hommes. Demeurer, pour être avec l'être aimé. Demeurer, pour aimer et se laisser aimer. Demeurer, ne plus bouger, rester dans l'éblouissement et la grâce de la présence.

Nous sommes invités à demeurer avec Jésus. Facile d'en rêver ! Moins facile de le faire... ne serait-ce que pour une méditation de dix minutes ! On s'assied pour demeurer un peu avec lui, dans sa Parole et voilà que notre tête devient un kaléidoscope où tout ce que l'on a à penser et à faire virevolte perfidement, et nous rend incapables de... demeurer.

Il est venu habiter parmi nous.

En fait, la demeure véritable de Jésus nous est révélée dès le début de l'évangile de Jean : il a habité depuis toujours auprès du Père, si proche qu'il est Dieu lui-même. Puis, « il est venu habiter parmi nous³ », pour que, par lui, le Verbe de Dieu habite au milieu de nous. Enfin, pour que la grande histoire de la Nouvelle Demeure puisse commencer, il fallait que l'Esprit vienne *demeurer* sur le Fils⁴.

À la fin de l'évangile de Jean, Jésus résumera ainsi son « histoire » : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde, maintenant je quitte le monde et je vais vers le Père⁵. »

À la suite des Douze, des foules seront attirées et désireront

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le pain qui donne la vie¹

Que de traversées du lac de Tibériade par Jésus et ses apôtres ! D'une rive à l'autre, les foules les suivent. Jésus a à peine le temps de s'asseoir sur la montagne avec ses apôtres que celles-ci s'imposent ! Que cherchent-elles, ces foules ? La satisfaction de leur curiosité pour un personnage qui intrigue et fascine ? Une guérison des maux de l'âme et du corps ?

N'est-ce pas encore la même chose aujourd'hui ? Nos contemporains ont soif de bien-être, de bonheur et de sens, d'intériorité, de guérison des maux du corps et de l'âme. Dès qu'ils entendent parler d'une personne ou d'un lieu où il se passe quelque chose de bénéfique, ils accourent.

Jésus ne se fait d'ailleurs pas d'illusions sur le caractère intéressé de nos attentes. Sans doute, cela fait-il passer une ombre de tristesse sur son visage, lui qui a tellement soif d'un élan du cœur. Mais il accueille toutes les attentes. Matthieu nous confie même qu'il est « saisi de pitié² » pour cette foule affamée.

Voilà donc Jésus assis sur cette « montagne » qui domine le lac où il fait si bon, d'où la vue est si belle, où l'on a bien envie de trouver un repos et un calme mérités. Mais ce ne sera pas encore pour cette fois car la foule qui le suivait gravit la pente pour le rejoindre. Jésus oublie sa fatigue, son besoin de répit et pense d'abord à tous ces gens : depuis qu'ils marchent, ils doivent avoir faim. Où acheter de quoi les nourrir ? demande-t-il à Philippe. Celui-ci est bien de notre race à tous: il fait des

calculs, et conclut que ce n'est pas possible.

André a une petite idée : il y a un garçon qui a « cinq pains d'orge et deux petits poissons ».

Pour cinq mille personnes ! Mais qui sait ? De ce petit peu apporté par un être humain, généreusement donné et partagé, Jésus tirera peut-être un grand profit.

Si le garçon avait dit : « Non je les garde, ma grand-mère est vieille et mon père très fatigué et j'ai aussi un tout petit frère, je les garde pour eux », il ne se serait sans doute rien passé. Car Dieu a besoin des hommes et si nous refusons l'ouverture, le don, il ne force pas la porte. Mais ce que nous gardons jalousement pour nous – du temps, un sourire, une visite, une parole, de l'argent, une table ouverte, un regard – n'est-il pas parfois du gâchis ? Que de pardons avons-nous à demander au Seigneur pour tout ce que nous ne lâchons pas. Pour ne pas se lâcher soi-même ! Ce que l'on garde est stérilisé ; ce que l'on donne est fécondé ! Pourquoi cette peur de perdre, de se perdre, ancrée comme un crabe au fond de nos entrailles ?

Et le miracle de la « multiplication des pains » se produit.

Avant de commencer la distribution du pain et des poissons, Jésus rend grâces.

Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que la vie me donne, Seigneur, c'est don gratuit de toi. Tout vient de toi, tout vient par toi. Te rendre grâces.

Et la distribution n'en finit pas... il y en a toujours et encore...

On te donne deux tout petits poissons et toi, tu en fais un foisonnement de dons ; alors pourquoi avoir peur de te donner ?

La foule, rassasiée de pain et de signes, reconnaît que Jésus est un prophète, « celui qui doit venir », mais, Jésus le sait, elle

ne voit qu'à la hauteur de ses propres attentes.

Cette foule est tout à coup devenue « dangereuse » pour lui car il ne veut pas donner prise à une royauté qui n'est pas la sienne. Il se réfugie à nouveau seul sur la montagne. Pour lui, cette « montagne », c'est le lieu de l'Amour, des retrouvailles avec son Père, le lieu de sa vraie nature, de sa vraie royauté.

Les disciples, eux, redescendent vers la mer pour rejoindre la maison de Capharnaüm sur l'autre rive. C'est le soir, il fait sombre, Jésus ne les a pas encore rejoints. La nuit, le lac... L'emprise des ténèbres menace sur nous qui sommes si fragiles et qui redoublons de fragilité dès que Jésus est moins présent dans nos vies. Le vent et la houle s'en mêlent, les disciples rament mais n'avancent pas. Et voici que Jésus vient à eux. Ainsi il marche sur les eaux de nos peurs et de nos agitations. Les disciples sont d'abord terrifiés.

« C'est moi, n'ayez pas peur ! » Un « c'est moi » théologique, comme le « je suis » du buisson ardent qui dit sa présence tout irradiante et insaisissable. Un « c'est moi » affectif, comme me le disait maman s'annonçant au téléphone quand elle venait aux nouvelles : c'était elle et ne pouvait être une autre. Moi qui suis la source de ta vie, moi qui t'aime, moi qui suis unique pour toi.

Alors ils n'ont plus peur, et ils veulent le « prendre ». Avec Jésus, comme dans toutes nos relations, nous oscillons entre la peur et la possession, entre la fuite et l'accaparement. Jésus ne se laisse pas prendre, pas plus qu'il ne se laissera « toucher » par Marie-Madeleine au matin de la résurrection. Jésus présent en nous plus que nous-mêmes – comme le disaient saint Augustin ou Maurice Zundel – mais que nous ne pouvons pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi sont les relations de Jésus avec ses amis.

-
1. Jn 15,15.
 2. Jn 15,16.
 3. Jn 16,13.
 4. Jn 13,33.
 5. Jn 14,3.
 6. Jn 15,18-19.
 7. Jn 16,5-21.
 8. Jn 14,6.
 9. Jn 14,18.
 10. Jn 14,20.

Mourir d'amour

L'évangile de Jean se distingue des trois autres sur le récit des dernières heures de Jésus. Il ne relate pas l'institution de l'eucharistie, mais le « dernier repas » au cours duquel il lave les pieds de ses disciples¹. Il ne relate pas non plus l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers, ni le cri bouleversant du Christ en croix : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné² ? »

Dans l'évangile de Jean, Jésus ne prononce que deux paroles sur la croix : « J'ai soif³ » et : « Tout est achevé⁴. » Puis c'est le coup de lance des soldats et l'écoulement du sang et de l'eau⁵ de son côté. Le sang de sa vie offerte, mêlé à l'eau vivifiante du baptême et de l'Esprit.

Pourquoi Jean passe-t-il sous silence l'angoisse et le doute de Jésus ? Sans doute reste-t-il dans la logique de ce qu'il a voulu montrer de la relation entre Jésus et son Père : une union totale et indéfectible dans un contexte d'amour. La mort de Jésus est pur amour.

On dit : « Il est mort PAR amour. » Plus que cela, j'ai envie de dire : « Jésus est mort D'amour. »

Oui, on peut mourir d'amour, mourir d'aimer.

Tous les amoureux le comprendront. L'amoureux ressent tout ce que vit celui ou celle qu'il aime au point que la souffrance ou la mort de celui-ci peuvent le plonger lui aussi dans la souffrance et dans la mort. Tout le monde connaît de ces veufs

ou veuves qui ne survivent pas à leur conjoint. Et tous ces amants trahis qui sombrent dans la déprime, voire le suicide.

Toutes les mamans le comprendront car, après l'accouchement, leur petit reste longtemps physiquement la chair de leur chair, dans laquelle elles ressentent ses moindres appels et ses moindres maux. Et cela les rend hypersensibles aux souffrances des vivants.

Mon cœur et mon corps de mère ressentent de façon insupportable l'horreur que vivent tant et tant de mamans de par le monde qui voient leur enfant torturé sous leurs yeux. Elles peuvent en devenir folles ou même en mourir.

Oui, on peut mourir d'aimer.

Alors j'imagine aisément ce que le Jésus de l'évangile de Jean, tellement amoureux, tellement *un* avec ses amis, a pu vivre dans son cœur et dans son corps en accueillant intérieurement les souffrances et les morts les plus atroces des hommes, des femmes et des enfants de tous les temps. Son cœur et sa chair ont été transpercés par les outrances les plus perverses du Mal dans les siècles d'avant et dans ceux à venir. Son cœur amoureux a été blessé à en mourir par les surdités, les abandons, les incompréhensions, les trahisons innombrables.

Et il a vécu cette souffrance avec son Père, car le Père aussi souffre.

Quand le corps, le cœur, l'esprit sont tendus comme un arc vers l'amour et que l'on reçoit en nombre des flèches empoisonnées, on peut mourir d'amour.

Les femmes qui, avec Jean, étaient au pied de la croix, ont dû tout comprendre quand le cœur de Jésus a été transpercé par la lance du soldat. Son cœur a été à ce point transpercé, par le mal, qu'il en est mort.

Jésus est mort d'amour.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand ils le retrouvent au bout de trois jours, Jésus répond à leur reproche teinté d'angoisse : « Ne saviez-vous pas que je dois être chez mon Père³ ? » Si Jésus est venu sur terre, c'est vraiment pour faire les œuvres de son Père. Il n'est que le Fils.

Jean nous a montré un Jésus qui se réfère constamment au Père, qui est constamment branché sur lui. Ceux qui reçoivent Jésus et croient en lui, le Fils, deviendront aussi enfants de Dieu⁴, annonce d'emblée l'évangile de Jean. Jésus confirmera : si vous prenez mon parti, je prendrai votre parti auprès de mon Père⁵. Et vous devrez être parfaits⁶, et faire la volonté de mon Père⁷.

Mais qu'on se rassure : le Père est bon, il fait lever son soleil et tomber la pluie sur les bons comme sur les méchants⁸, il veille sur tous⁹, il donne à ceux qui lui demandent et ouvre à ceux qui frappent¹⁰, il est miséricordieux¹¹, il pardonne¹². À condition toutefois que chacun essaie d'en faire autant avec son frère !

Non seulement Dieu est le Père de Jésus, mais il est notre seul vrai Père à tous, et c'est fermement dit : « N'appellez personne sur la terre, votre père, car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste¹³. »

Personnellement j'y pense à chaque fois que je dois dire « père » à un ecclésiastique. Je le fais par conformisme et par respect de ce que mon interlocuteur attend, mais je murmure en moi-même : « Mais non, tu n'es pas mon père, tu es mon frère. Un frère qui a une mission et une onction différentes de la mienne, mais qui est d'autant plus frère dans la complémentarité des membres du peuple de Dieu. »

-
1. Mt, 3,16-17 ; Mc 1,10-11.
 2. Mt 17,5.
 3. Lc 3,49.
 4. Jn 1,12.
 5. Mt 10,32.
 6. Mt 5,48.
 7. Mt 7,21.
 8. Mt 5,44-46.
 9. Mt 10,30-31.
 10. Mt 7,9-11.
 11. Lc 6,36.
 12. Mt 6,14-15 ; Mc 11,25-26.
 13. Mt 23,9.

Le fils prodigue

La plus bouleversante image du Père débordant de tendresse et d'amour nous est donnée par la célèbre parabole de l'enfant prodigue¹.

Cette histoire fait partie d'un lot de trois que Jésus raconte devant les publicains avides de l'écouter et devant les pharisiens outrés qu'il « mange avec les pécheurs ».

Les trois histoires relatent une perte : une brebis, une drachme, et... un fils. Et la morale de ces trois histoires, c'est que ceux qui avaient perdu (le berger, la femme, le père) se réjouissent quand ils retrouvent ce qu'ils considèrent comme un précieux trésor.

Ces trois paraboles nous disent que chacun de nous est pour le Père une perle rare, une brebis chérie, un fils sans prix ! Et qu'il n'aura de cesse d'aller à notre recherche si nous nous égarons loin de lui. On pourrait les appeler les « paraboles de tendresse et de miséricorde ».

Il s'agit donc d'un homme qui avait deux fils. Le plus jeune a soudain envie de vivre sa vie et cet effronté ose demander à son père sa part d'héritage ! Demande monstrueuse qui équivaut à tuer le père : je le raye de la carte, je n'ai plus besoin de lui, je prends mon argent, et je disparaiss ! On devine la blessure profonde de ce père réduit à l'état de pourvoyeur de fonds, mais avec quelle classe il respecte la quête de liberté de son fils !

Le fils part, mène la grande vie, et bientôt n'a plus un sou.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu¹⁰. » C'est parce qu'elle porte, elle aussi, toutes les douleurs qui l'entourent et qu'elle ressent dans sa si grande sensibilité spirituelle que Dieu en souffre à en mourir, qu'Etty peut lui dire cela. Etty a compris que la souffrance et la mort de Dieu continuent, mais que sa résurrection peut toujours avoir le dernier mot.

Pour que ce Mal mortel qui ne cesse de régner sur notre monde n'ait pas le dernier mot, il fallait que Jésus l'enfouisse avec lui dans le tombeau.

Il fallait que l'homme-Jésus consente à « descendre aux enfers », non pas pour apaiser le courroux de son Père, mais pour y enfouir la victoire du Mal et en faire ressortir le triomphe de la Vie.

Jésus n'est pas resté au tombeau et, en ressortant, il a tiré Adam et Ève, et toute l'humanité de ce tombeau vers la lumière, comme le représentent ces magnifiques icônes de la Résurrection.

Après avoir été solidaire dans le Mal et la Mort, il nous offre d'être solidaires avec lui dans le Bien et dans le triomphe de la Vie. Il nous apprend ainsi que la mort, spirituelle ou physique, la plus atroce n'a jamais le dernier mot. La vie triomphera. Plus : comme nous participons au Mal et à la Mort, nous pourrions participer au Bien et à la Vie.

Un catéchumène nous dit un jour après la lecture de la mort et de la résurrection, « s'il n'y avait pas eu la résurrection, la vie de Jésus ne tiendrait pas ». Formule un peu brute mais si vraie ! Jésus ressuscité nous apprend ainsi que la mort n'aura jamais le dernier mot. La vie triomphera.

C'est sur la résurrection que les apôtres s'appuieront pour annoncer le Christ.

Mais nous sommes dans le domaine de la foi nue.

-
1. Cantique datant de la fin du XIX^e siècle.
 2. Lc 22,42. La coupe, dans l'Ancien Testament, est symbole de souffrance, voire de martyre.
 3. Lc 22,44.
 4. Mc 15,34.
 5. Lc 23,46.
 6. Mt 27,46.
 7. Mt 2,13.
 8. *Ces questions qui remuent les croyants*, Lethielleux, 2011.
 9. *Quatre petits bouts de pain. Des ténèbres à la joie*, Albin Michel, 2012.
 10. *Une vie bouleversée*, Seuil, coll. « Points », 1995.

IV

YHWH OU L'AMOUR PATERNEL, MATERNEL ET CONJUGAL

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soignerai. Celle qui est faible je lui rendrai des forces. Celle qui est grasse et vigoureuse, je la garderai, je la ferai paître avec justice⁶. »

Ainsi est YHWH : jaloux et coléreux mais fidèle dans son amour, renouant sans cesse son alliance.

Le livre d'Osée se conclut par le renouvellement de l'appel à la fidélité et par des promesses de Terre promise. Qu'ils reviennent à moi et « je les guérirai de leur infidélité, je leur prodiguerai mon amour, car je suis revenu de ma colère. Je serai pour Israël comme la rosée, il fleurira comme le lys, il étendra ses racines comme les arbres du Liban⁷... ».

Quant à Isaïe, il invite Jérusalem à resplendir de la lumière qui s'est levée sur elle. « Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémira et se dilatera⁸. »

Qu'est-ce qui peut faire frémir et dilater ainsi le cœur, sinon le rayonnement amoureux ?

Et celui qui se laisse irradier par l'amour deviendra lumière pour tous les peuples. Si Jérusalem se laisse aimer, elle sera messagère d'amour.

1. Is 54,7-10.

2. Ez 16,60.

3. Os 2,9.

4. Os 2,18.

5. Os 2,21-22.

6. Ez 34,10-16.

7. Os 14,2-10.

8. Is 60,1-6.

Quand le cœur de l'épouse infidèle est touché

Et l'épouse infidèle ?

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est une vigne souvent dévastée, un troupeau souvent égaré, une terre de combats intérieurs. Elle se laisserait bien séduire par la fidélité de l'époux, mais sans cesse elle retombe dans ses tentations d'aller voir ailleurs ! Que « le cœur de l'homme est compliqué et malade¹ »!

Nous l'expérimentons tous : nous aspirons au bien, à ce qui procure la vie... et nous n'arrêtons pas de sombrer dans le mal, dans ce qui entraîne vers la mort. Nous nous sentons tellement impuissants, que nous poussons avec Jérémie ce cri magnifique : « Fais-moi revenir pour que je revienne². » Seigneur, je voudrais tant t'aimer mais je n'y arrive pas ; séduis-moi, séduis-moi !

Il n'y a que Dieu, cet amoureux résistant à toute ingratitude et à toute offense, qui puisse venir à bout de nos résistances profondes.

« Seigneur tu as voulu me séduire et je me suis laissé séduire ; tu m'as fait subir ta puissance et tu l'as emporté... Je me disais : "Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son nom." Mais il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. Je m'épuisais à le maîtriser sans y réussir³. » Il faut le feu dévorant de la passion amoureuse de Dieu, tel qu'il s'est manifesté dans le buisson ardent, pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

V

L'ESPRIT DES COMMENCEMENTS

Rien ne peut commencer sans un souffle d'esprit. Rien d'essentiel – une vie nouvelle, un couple, une création artistique, une grande œuvre... – ne peut advenir sans un embrasement amoureux.

Dans la tradition judéo-chrétienne, ce Souffle de l'Esprit, cet embrasement amoureux par l'Esprit, se nomme *ruah* en hébreu, *pneuma* en grec et *spiritus* en latin¹. Le mot exprime l'air, le vent, le souffle, le principe vital. Dans la Bible, cet Esprit préside à tous les commencements : à la Création, à la naissance de Jésus, aux débuts de l'Église. Et cela continue : au baptême, à chaque grande étape des vies individuelles et de l'Église. Commencements et embrasements sans cesse redonnés et renouvelés par l'intermédiaire des prophètes de tous les temps, dans les sacrements, et dans la gratuité du don de Dieu.

Les hymnes à l'Esprit Saint nous disent qu'il insuffle la vie, la lumière de l'intelligence, la chaleur des relations, la consolation de la miséricorde et la tendresse, qu'il est la force de nos faiblesses, l'inspirateur de la paix et de la justice... C'est l'Esprit qui anime toute relation entre Dieu et les hommes, entre les êtres humains, au sein de toute la Création.

Maurice Zundel, ce prêtre catholique qui avait si bien compris l'Esprit, écrivait : « Le monde spirituel est un monde de réciprocité parce que c'est un monde de relation, de dépouillement, de pauvreté ; c'est un monde où l'on ne peut devenir soi qu'en l'autre, et la plénitude de l'existence est justement dans cette relation². »

Pour le catholique lambda, le Saint-Esprit n'évoque souvent, hélas, que la Pentecôte et la confirmation. Quelle restriction !

Sa présence est davantage exprimée dans les Églises orthodoxes, par les icônes, les hymnes, dans toute la liturgie et

dans la vie des croyants.

Chez les protestants, le Saint-Esprit est le premier moteur de la vie des croyants. La croix huguenote représente une croix de Malte sous laquelle pend une colombe, signe de l'Esprit.

Le théologien jésuite Michel Rondet, dans une analyse de la crise de l'Église catholique établit un « lien entre dérive cléricale et crépuscule de l'Esprit³ », et développe l'hypothèse que l'Église ne sortira de cette dérive qu'en se livrant au souffle de l'Esprit.

Quand on ouvre le « chapitre » de l'action de l'Esprit, on ouvre sur l'Infini. Il est omniprésent dans toute l'Écriture et dans toute l'histoire de l'Église, des Églises, des Religions, de l'Humanité, dans la Création. Ses dons et ses manifestations sont multiples et permanents, même s'ils sont souvent discrets et cachés.

Que l'on me pardonne donc, encore une fois, d'oser balbutier ce qui m'a personnellement touchée et qui reflète, dans la perspective de ce livre, la flamme... amoureuse de l'Esprit.

1. Il est intéressant de noter qu'en hébreu, le mot est féminin, neutre en grec et masculin en latin.

2. *Le problème que nous sommes*, op. cit.

3. *L'Esprit, espérance d'une Église en crise. Quel avenir pour l'Eglise catholique ?*, Bayard, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'Esprit qui vous fera vivre d'amour quand je serai parti

À plusieurs reprises, Jésus promet à ses apôtres de leur envoyer l'Esprit Saint quand il sera parti. Un passage de saint Jean, que nous avons déjà évoqué, est particulièrement émouvant. Jésus annonce qu'il va partir, que bientôt ses apôtres ne le verront plus. On imagine combien cette annonce doit être cruelle à entendre pour ceux qui ont tout quitté pour le suivre et qui vivent depuis trois ans avec lui, nuit et jour ! Quelle délicate tendresse Jésus déploie pour les consoler : ils ne seront pas seuls, il leur donnera un « autre Paraclet¹ », qui sera toujours avec eux. Ainsi ils ne seront pas orphelins et ils sauront que Jésus est toujours vivant². L'Esprit d'amour qui demeurera en eux leur donnera la force de continuer de l'aimer même absent; mieux: il maintiendra sa présence sur terre quand il sera remonté au ciel³.

Avec l'aide de l'Esprit la force de l'amour ne craint pas l'absence. Quand Karol Wojtyla fut nommé pape, il était lié par une amitié intense avec Wanda. Pour cette femme, qui était habituée à le voir tous les jours, dans un premier temps c'est la douleur : « Comment vivre maintenant⁴ ? », écrit-elle. Dans toute amitié, dans tout amour, il y a un moment où, pour une raison ou pour une autre, il faut passer de la présence physique à l'expérience d'une autre forme de présence, parfois plus intime et plus forte, qui est l'œuvre de l'Esprit.

Jésus, ce tendre ami, veut que l'absence soit la moins cruelle possible pour ses disciples. Ils vont même y gagner. L'Esprit leur révélera et leur fera comprendre ce qu'ils ne peuvent ni porter ni comprendre tant qu'il est parmi eux. Et cet Esprit, messenger de l'amour, les comblera d'une chaleureuse lumière⁵.

L'autre nom de l'Esprit pourrait être Relation. Il est l'agent de l'amour entre le Père et le Fils, le messenger de cet Amour et il nous introduit intimement au cœur de cette Relation.

Il est bon que je m'en aille : effacement suprême. Maintenant c'est à l'Esprit de travailler. Moi je disparaissais mais je ne vous laisse pas seuls. L'Esprit maintiendra ma présence au milieu de vous. « Le seul testament de Jésus est son Esprit », va jusqu'à dire le théologien indien Raimon Panikkar.

On trouve une illustration de ce que l'Esprit apportera aux disciples dans le récit bouleversant des pèlerins d'Emmaüs⁶.

La scène se passe après la mort de Jésus. Les deux disciples qui devisent sur la route sont désorientés, déçus, perdus. Le rabbi qu'ils suivaient est mort crucifié comme un bandit. Ils ont quitté Jérusalem, le lieu du drame et marchent l'air sombre tout en discutant des « événements ». Un homme se joint à eux, comme cela arrive souvent sur les routes de Palestine. C'est Jésus, leur rabbi, mais « leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ». Comme ceux de Marie-Madeleine au tombeau, comme les nôtres, leurs yeux ne sont pas encore ouverts sur le nouveau mode de présence du Christ ressuscité. Jésus ne va pas se révéler tout de suite à eux; il laisse l'Esprit faire ce travail. Délicatesse de Jésus.

L'étranger les interroge : de quoi parliez-vous avec cet air si sombre ? Stupeur : tu es bien le seul à ne pas être au courant ! Ils racontent, et force est de constater que leur déception n'est pas seulement amoureuse : ce Jésus de Nazareth était puissant et

nous espérions qu'il allait délivrer Israël !

Ils ont bien entendu le témoignage des femmes à qui des anges ont déclaré qu'il était vivant, mais cela n'a pas eu l'air de les convaincre. « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire », dit Jésus tout attristé. Et il se met à leur commenter les Écritures. Tout en discutant, ils arrivent au village des deux disciples. Jésus, discret, fait mine de continuer le chemin. Alors les deux hommes, conformément aux règles de l'hospitalité, le pressent de rester avec eux. Simple hospitalité ou mouvement d'un cœur qui commence à s'éveiller ? Et puis c'est le soir, le moment où la tristesse vous retombe dessus, et ils ont bien envie de rester en compagnie de cet homme qui ne semble pas sensible au drame et dont les paroles les touchent ! L'Esprit a commencé à éveiller leur cœur à une Présence. Quand il sent un cœur s'ouvrir, Jésus se laisse inviter. « Il entra pour rester avec eux. » On se met à table, et à la manière dont l'étranger bénit, rompt le pain et le leur donne, « leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ». Mais aussitôt « il leur devint invisible ».

Le travail est accompli : l'Esprit a éveillé leur cœur à une présence intérieure, alors la présence physique peut s'estomper.

C'est alors, et alors seulement qu'ils « relisent » ce qui vient de se passer, comme on relit une vie, et qu'ils réalisent que leur cœur « brûlait » en chemin en l'écoutant parler des Écritures. L'Écriture peut se lire avec indifférence, mais si l'Esprit est là, elle vous brûle le cœur, on la lit comme une lettre d'amour, un amour dont la lumière éclaire la compréhension et dont le feu réchauffe le courage. Jésus avait bien promis qu'après sa mort l'Esprit le rendrait encore plus présent !

Sur-le-champ, malgré la nuit et malgré les douze kilomètres à parcourir, les deux hommes s'en retournent à Jérusalem pour partager la bonne nouvelle avec les apôtres.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

-
1. Timothy RADCLIFFE, Lucette VERBOVEN, *La voie dominicaine*, Bayard, p. 129 et 131.
 2. Élisabeth DE MIRIBEL, *Comme l'or purifié par le feu. Édith Stein 1891-1942*, Cerf, 2012.

Table

***Avant-propos* : Comment j'ai découvert que Jésus est un amoureux**

I. JÉSUS. RENCONTRES AMOUREUSES

1. La Samaritaine, ou l'étincelle de deux désirs
2. Nicodème dans la nuit
3. Zachée, le voleur qui voulait voir Jésus
4. Le jeune homme riche et triste
5. Mystérieux échange avec la femme qui avait des pertes de sang
6. L'aveugle l'entendit Jésus le vit
7. Les femmes qui suivent Jésus
8. Le parfum de la pécheresse
9. Marthe et Marie, deux sœurs amoureuses
10. Marie de Magdala, de la croix au jardin du matin de Pâques

II. L'ÉVANGILE DU « DISCIPLE QUE JÉSUS AIMAIT »

1. « Que cherchez-vous ? » « Venez et voyez »
2. Suivre
3. Demeurer
4. Ceux qui ne demeurent qu'avec eux-mêmes. Jésus et les autorités juives
5. Une histoire de mariage et de vin, et un scandale au Temple
6. Le pain qui donne la vie
7. Brebis chéries
8. « Vous êtes mes amis »
9. Mourir d'amour
10. Jean et Pierre, deux manières d'aimer

III. LE PÈRE DANS LES ÉVANGILES

1. « Celui-ci est mon fils bien-aimé »
2. Le fils prodigue
3. Jésus se retira dans la montagne
4. Quand vous priez, dites Notre Père
5. Un père peut-il laisser mourir son fils ?

IV. YHWH OU L'AMOUR PATERNEL, MATERNEL ET CONJUGAL

1. YHWH, l'amoureux jaloux
2. Une histoire d'alliance sans cesse renouvelée
3. Quand le cœur de l'épouse infidèle est touché
4. Le chant d'amour du Cantique des cantiques
5. Tendresse d'un Dieu père aux entrailles de mère

V. L'ESPRIT DES COMMENCEMENTS

1. Souffle et cœur de chair
2. L'Esprit, acteur de l'incarnation de Dieu
3. L'Esprit qui révèle et qui scelle l'amour entre le Père et le Fils
4. L'Esprit qui vous fera vivre d'amour quand je serai parti
5. De Pentecôtes en Pentecôtes de feu
6. L'Esprit a-t-il déserté l'Église du XXI^e siècle ?
7. Une cohorte d'amoureux

Achevé d'imprimer le 6 juin 2013
sur les presses de
La Manufacture - Imprimeur – 52200 Langres
Tél. : (33) 325 845 892
N° imprimeur : 13428 – Dépôt légal : janvier 2013
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
506/2012